

CO  
éditions

NICOLAS SOREZ

/ ROMAN

QUAND  
JE PASSERAI À  
LA  
GRANDE  
LIBRAIRIE



Nicolas Sorez

*Quand je passerai  
à La Grande Librairie*

Roman



*Du même auteur,  
Chez n'co éditions*

*Jusqu'à la dernière pelure... – septembre 2022*

*Aux éditions AFAG  
Poésies urbaines*

*Aux éditions du Menhir  
Le cri du crapaud*

*En auto-édition  
Je suis une femme  
La femme de Dieu se pose des questions  
Portraits de mineurs  
10 façons de tuer le patron de sa femme  
Neïla  
Portraits de mineurs 2*

# *Sommaire*

Chapitre 1	1
Chapitre 2	4
Chapitre 3	7
Chapitre 4	11
Chapitre 5	14
Chapitre 6	17
Chapitre 7	19
Chapitre 8	24
Chapitre 9	29
Chapitre 10	33
Chapitre 11	39
Chapitre 12	42
Chapitre 13	45
Chapitre 14	48
Chapitre 15	51
Chapitre 16	53
Chapitre 17	57
Chapitre 18	59
Chapitre 19	63
Chapitre 20	65
Chapitre 21	69
Chapitre 22	71
Chapitre 23	73
Chapitre 24	76
Chapitre 25	79

*À mon père*

# Chapitre 1

Je crois que tout a commencé par une VHS, ou plutôt par une légende de VHS. Mon père enregistrait *Apostrophes*, l'émission de télévision littéraire française produite et animée par Bernard Pivot, diffusée en direct sur Antenne 2 chaque vendredi soir à 21 h 40. Le dimanche, il sortait sa VHS, il soufflait un peu sur la cassette, la glissait dans le magnétoscope et s'installait dans le canapé.

Nous étions à la fin des années 80. Une époque bénie où l'on fumait dans les bus et où les pères avaient des moustaches. Le mien, je le soupçonnais d'avoir un secret. Pas un grand secret, genre Dupont de Lignonès. Un secret d'homme de la fin du xx<sup>e</sup> siècle : des cassettes vidéo interdites aux mineurs et tolérées par la République de Mitterrand. À l'époque, tous les pères de mes potes avaient leur collection. Ce n'était pas une légende urbaine : c'était un patrimoine national. Les Français payaient leurs impôts, et les papas stockaient leurs VHS coquines dans le buffet, sous les notices de garantie et le manuel du taille-haie électrique. Des VHS classées « interdites aux moins de 18 ans », soigneusement étiquetées « Tourisme à Saint-Tropez » ou « Documentaire sur la reproduction des mammifères ». Autant dire que personne n'était dupe. Internet n'existait pas, le désir se méritait. Nous, les enfants de l'époque, nous étions des chercheurs d'or du désir, des archéologues du brouillage. Le samedi soir, on guettait Canal+, à minuit, crypté, les yeux collés à l'écran comme des chasseurs de comètes, espérant qu'un petit bout de géographie féminine s'aventure entre deux parasites visuels. C'était notre quête du Graal. Notre secret charnel. L'érotisme en mode brouillé, la patience comme aphrodisiaque.

À l'époque, je songeais : *Forcément, mon père aussi doit cacher un trésor magnétoscopique*. Alors, honte à moi, et désolé papa, mais j'ai cherché. Longtemps. J'ai fouillé la bibliothèque familiale, cette cathédrale de bois où s'entassaient des années de magazine *Lire*, j'ai déplacé les encyclopédies, j'ai cherché sous les matelas, et j'ai déplacé des piles de revues jaunies qui sentaient la poussière et la philosophie. J'ai ouvert tous les placards, les tiroirs, puis les coffrets VHS empilés comme des briques. J'en ai sorti une, au hasard :

« Apostrophes - 1978 - Spéciale Jean d'Ormesson. »

Et là, élucubration lumineuse. Je me suis dit : *Voilà le parfait camouflage!*

Je l'ai glissée dans le magnétoscope, le cœur battant. Et là... Pas de gémissements, pas de seins, pas de jazz sensuel. Juste un type en col roulé, pipe à la bouche, qui disait : « Ce qu'il y a de plus mystérieux dans l'écriture... Suspens... (une minute après)... C'est la virgule. »

J'ai attendu. Je me suis dit : *Peut-être qu'après la virgule...*

Rien.

Juste Pivot qui relançait avec un « Vous dites ça, Jean, mais encore? » Et le public qui riait (si je vous assure, les gens sur les tribunes s'esclaffaient).

Je me suis dit que j'étais tombé sur la mauvaise cassette. J'en ai essayé une autre :

« Apostrophes - 28 septembre 1984 - N° 1 -  
Spéciale Marguerite Duras. »

Là encore, pas de fesses nues, mais des silences, des phrases lentes qui parlaient de désir, de longues discussions. D'autres cassettes encore... pendant que mes amis fantasmaient sur *Emmanuelle*, moi je découvrais *Les racines du ciel* de Romain Gary. Autant dire que mon éveil sensuel n'a pas pris le même virage.

Mon père avait une théorie éducative très personnelle : pas de télé. Un concept pédagogique très en vogue chez certains darons des années 80 : protéger leurs enfants de l'écran... En les condamnant à devenir encore plus curieux. Le mercredi, de 16 h à 17 h, j'étais seul à la maison. Une heure de liberté. Une heure à visionner des VHS d'apostrophe.

Puis au bout de longs mois de quête, j'ai fini par me faire une raison : mon père ne possédait pas de cassettes X, mais il détenait pire. De la littérature. Il possédait une bibliothèque de résistance intellectuelle, un bunker contre la connerie. Un mur de livres de poche. Une barricade de mots. Et si, en fait, *Apostrophes*, c'était son film érotique à lui ? Un truc d'excitation cérébrale. Une orgie de phrases. Des écrivains qui jouissent des mots au lieu des corps. Des pipes, oui, mais pas celles qu'on croit.

Pendant que les papas du quartier regardaient des actrices faire du trampoline habillées par de légères bretelles de fesses, sur des VHS à haute tension *testostéronique*, le mien rembobinait les débats sur *L'Étranger*. Il y avait là quelque chose de comique et de sublime à la fois : moi, gamin frustré de ne pas trouver du porno, j'avais trouvé Pivot...

Peut-être que tout vient de là. Peut-être que cette frustration a planté la graine de l'écriture. Peut-être que tout écrivain naît d'un malentendu. Je m'imaginai prendre la place des auteurs, parler de mes histoires. Être à Paris dans une émission littéraire.

Petit, j'ai cherché des corps, j'ai trouvé des esprits. J'ai voulu du sexe, j'ai trouvé du sens.

## Chapitre 2

Je suis allé chez mes parents, lotissement des Ecoarées. Lumière tamisée, tableaux sur les murs, une plante verte près de la fenêtre. J'ai trop mangé, comme d'habitude. Ce genre de repas où tu continues non par faim, mais par respect pour la tradition familiale et la casserole. À la fin, j'étais plein comme une collection d'encyclopédies et aussi mobile qu'un buffet en chêne massif.

Puis on a regardé La Grande Librairie. Et là, une sorte de révélation mystique, mais sans Dieu, juste avec des auteurs en promo. Y'a trente ans, mon père regardait Bernard Pivot dans *Apostrophes*. Aujourd'hui, Augustin Trapenard. On a changé le présentateur, mais on a gardé le canapé.

Et moi, assis à côté, je me suis vu rêver comme il y a 30 ans. À la place des auteurs dans l'écran. Répondre avec assurance. Faire semblant d'être profond. Parler de mes livres comme si j'avais écrit l'Histoire, ou au moins un bon chapitre.

Depuis 2007, je suis édité. Presque vingt ans à gratter du papier. Et tout à coup, cette pensée un peu culottée : *Et si c'était possible ? Et si j'avais, moi aussi, ma place dans la lumière ?*

Pas pour la gloire. Pas pour les ventes. Juste pour la boucle. Pour dire à mon père : « Tu vois. Moi aussi, je suis passé à la télé ».

Le seul problème, c'est que l'écran, lui, n'a pas encore reçu ma candidature.

Ainsi, le lendemain, je vais tenter ma chance, en me demandant si Hemingway, lui aussi doutait de son talent. Ernest, la classe par excellence : la chemise et le *puro* cubain raffiné aux lèvres. Moi, j'ai une vieille doudoune trouée et un tote bag flotté « Festival

du livre de l'Isère 2019 ». En postant mon manuscrit à La Poste, je prie pour que le comité de lecture de l'unique grande émission du service public consacrée à la littérature accepte mon livre. Bien sûr, dans ma tendre fantaisie créatrice, j'imagine déjà un carton d'invitation, un peu comme certains personnages légendaires en reçoivent dans des livres d'Agatha Christie.

« *Cher Monsieur Sorez,  
Nous avons le plaisir de vous convier à participer à l'émission  
La Grande Librairie. Veuillez trouver ci-joint les instructions  
pour votre arrivée sur le plateau.*

*Avec nos salutations distinguées,  
L'équipe de La Grande Librairie. »*

Ensuite, je file au club de Kayak de Vienne. Oui, le kayak, ce noble canard à pagaie qui vous fait glisser sur le Rhône avec l'élégance d'un crabe en chaussettes. Parfois, on croise des péniches et là, comme aurait dit feu mon grand-père : « Petit, faut avoir les roubignoles bien vissées au plastique ».

Mais la plupart du temps, on rame en se prenant pour des héros fluviaux. Le soleil décline sur le fleuve pollué, la lumière dorée s'écrase sur les sciures et les déchets en tout genre.

— Alors, tu fais quoi dans la vie ? me balance un kayakiste pas loin.

Le pire exercice au monde : dire qui on est, sans passer pour un escroc.

— J'écris, dis-je, avec l'air de quelqu'un qui cache un prix Goncourt sous son gilet de sauvetage.

Il hoche la tête, impressionné.

— T'es écrivain ?

Je le regarde, désespéré.

— Disons... écrivain c'est quand on est reconnu. Moi, j'écris... des best-sellers, mais personne n'est au courant.

Silence. Je ne sais pas s'il comprend mon humour. Le courant emporte nos gondoles de camping.

On dirait qu'il se fout de moi et de ma condition humaine. Merde, j'ai pas choisi à devenir artiste. Puis, il s'avance, avec grâce

et précision jusqu'à ce que nos coques en plastique se frôlent, un baiser d'objets manufacturés. Tout près, il me chuchote :

— J'en suis sûr que t'es connu !

— Non, mais...

Et voilà. Le « mais » de trop. Celui qui d'un coup d'un seul transforme une simple discussion en roman policier.

— Dis-moi, je suis une vraie tombe, je dirai rien.

— J'ai juste prévu une petite apparition télévisée.

Ses coups de pagaie se stoppent.

— À la télé ?

Je prends une grande inspiration et lance à bout de souffle.

— La Grande Librairie.

Il cherche des références et finit par dire, dubitatif :

— C'est pas ce truc sur France 5, avec des gens qui parlent de bouquins que personne n'a lus ?

Il rit à nouveau.

— Et t'es passé récemment ?

— Bientôt. Je rame vers ça.

Silence. On entend juste les clapotis de l'eau. L'air se fait solennel. Et puis, il lâche :

— Un écrivain bientôt célèbre, si j'avais su...

Un long silence. Puis il reprend :

— Moi je cherche un emploi. On est pareil, finalement.

— Pourquoi ?

Il éclate de rire, manque de chavirer.

— Nous ramons tous les deux vers des destinations incertaines.

## Chapitre 3

Après trois messages privés sur Instagram (dont un avec un jeu de mots douteux), quatre sur Facebook, trois sur LinkedIn avec photo de profil sérieuse et regard d’auteur en pleine réflexion, deux courriers manuscrits, trois mails, et neuf coups de téléphone (dont huit où je suis tombé sur la messagerie de France Télévisions, ce doux mur de silence), après tout ça, donc, figurez-vous, ils ont fini par craquer.

Un matin, dans ma boîte mail :

Objet : Invitation - Enregistrement « La Grande Librairie »

Je relis, trois fois. Je tends l’écran de mon smartphone à ma femme :

— Lis à voix haute, dis-moi que je ne rêve pas.

Elle lit. Hausse un sourcil.

— C’est peut-être une arnaque, non ?

— Non ! C’est vrai ! C’est officiel.

Et j’imagine déjà les questions d’Augustin Trapenard. Augustin, ce demi-chevalier des virgules, cette espèce de moine chic de la littérature, avec sa barbe de trois jours calibrée au millimètre, sa diction en velours et son regard plein de compassion. Ce type-là, quand il te pose une question, t’as envie de répondre avec tes tripes, ton foie et ton livret de famille (c’est vous dire).

Je l’imagine, face à moi, la main sous le menton, la voix presque chuchotée :

« Mais Nicolas Sorez, au fond, ce livre, est-ce qu’il est un acte de foi, ou un acte de survie ? »

« Vous dites “Quand je passerai à La Grande Librairie”... mais passer où, exactement ? Dans quel espace intérieur ? »

« Votre écriture, c'est une façon de conjurer le réel ou de le draguer ? »

« À qui parlez-vous quand vous écrivez ? À vous-même, à votre père, ou aux lecteurs ? »

« Et si la littérature n'était qu'un prétexte pour qu'on vous regarde enfin ? »

Je réponds déjà dans ma tête, avec des phrases simples et des silences calculés. Je travaille aussi, le langage non verbal. Mais une petite voix me souffle : « T'emballe pas, Nico. Pour l'instant, t'as juste reçu un mail. Ça se trouve, c'est une mauvaise blague. Un coup monté des gars de la Singerie, tes potes débiles capables de saboter un mariage pour faire un sketch pas drôle. Ils sont largement assez inventifs pour envoyer un faux mail de La Grande Librairie afin de te mener en bateau, t'amener au large et te jeter par-dessus bord avec les requins, les méduses et les sirènes non genrées. Ils sont capables d'imiter des signatures, d'ajouter une citation de Marguerite Duras pour ajouter un peu de crédibilité, et de te laisser mijoter dans ta propre vanité, avant de t'annoncer, tous morts de rire, que t'as été sélectionné pour une lecture un dimanche matin... Au PMU du coin ».

Mais je veux y croire et s'ils m'ont piégé, ce sera ce genre de vacherie qui ranime un cœur humain. Quoiqu'il arrive, il va falloir que je sois à la hauteur parce que lorsque je m'écoute dialoguer avec moi-même, je trouve mes phrases molles, mes métaphores flasques. Comme dirait Jean-Michel Larqué « va falloir muscler ton jeu mon garçon ».

Alors je passe mes soirées à me relire, à tout raturer. Je cherche le ton.

Je sacrifie les adverbes, rajoute des points, interroge l'utilité de chaque adjectif. Je marche dans mon salon, une main sur le menton, et je me surprends à faire des gestes très théâtraux. Je hoche la tête devant ma prose, comme si j'étais mon propre jury littéraire. J'effectue des soliloques, des espèces de diatribes terribles. Puis je respire. Quelque part, si c'était une blague des gars de la Singerie, ce serait presque rassurant. Je pourrais retourner

boire une bière avec eux, rire de moi-même, et dire : « Vous m'avez bien eu, ma vengeance sera terrible ».

Mais s'ils ne m'ont pas piégé, si l'invitation est vraie... Alors je dois trouver le ton adéquat, la phrase qui claque.

J'ai montré le mail aux collègues de travail de ma femme. Ils sont tous unanimes, « c'est vrai ». Ils ne croient pas à la version « mails envoyés par mes amis ». Ils n'imaginent pas l'audace ni l'imagination de la Singerie. Je n'ose pas leur raconter l'anecdote, suivante : à l'occasion d'un mariage de l'un des nôtres, sur l'île de Groix au large de Lorient, un couple de Groisillon qui avait osé nous qualifier de « petit slip de Lyonnais », s'était éclipsé à trois heures du matin, dans leur piaule pour dormir. Au petit jour, sur le toit, jet d'eau à la main, nous avons arrosé goulûment leur chambre par le velux ouvert, comme des jardiniers de la connerie. Le gars a surgi, dégoulinant, l'œil rond comme une bouée, et a juste eu le temps de hurler : « Prenez ce que vous voulez, mais ne violez pas ma femme ! ».

Plus tard, je tombe nez à nez avec des types d'une quarantaine d'années, assis en rond sur des chaises de camping. Au milieu, une table. Tout autour de nous, une odeur de pelouse interdite. Ils lèvent les yeux, me défient du regard. Ce sont des voyous de la tristesse de vivre, des petits brigands de bientôt cinquante ans, des capitalistes en survêt' Lacoste. Ils jouent aux petits chevaux avec la gravité d'un conseil de guerre international. Le propriétaire du cheval rouge, celui qui possède une longue chevelure remplie de bouclettes, est nerveux. Entre parenthèse capillaire, une amie coiffeuse m'a confié recevoir de plus en plus de gars de cité désirant des permanentes. Ils restent plusieurs heures dans le salon, les bigoudis sur la tête. Et une fois, dehors, ils se retrouvent pour jouer aux petits chevaux.

Je retiens mon souffle quand le propriétaire du cheval bleu tente de soudoyer celui du cheval vert, puis celui du jaune qui lui, menace de renverser le plateau... c'est un ballet de petites trahisons et de stratégies incongrues saupoudrées de jurons religieux.

Le soir, quand je devrais m'endormir, je ne ferme pas les yeux. En fait, ma femme ronfle comme un tracteur sous stéroïdes.

Dehors, au loin, dans le four du quartier de Malissol, des gars tirent des feux d'artifice pour stipuler la fin de journée. Le ciel explose en couleurs et en pétarades, et chaque bouffée de lumière me rappelle que le monde est fou puisqu'il continue, indifférent à mon invitation à La Grande Librairie.



CO

éditions

/ ROMAN

/ PULP

/ COURT

s.f./fantasy, polar/noir,  
littérature classique...

Proposez vos manuscrits

**[www.nco-editions.fr](http://www.nco-editions.fr)**

---

Nicolas Sorez

Quand je passerai à La Grande Librairie

Version gratuite - Ne peut être vendu

*Illustration de couverture : JYG*

*Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.*

© n'co éditions

3, rue de la Charité - 38200 Vienne

[nco-editions.fr](http://nco-editions.fr)